

Nous n'avons plus aujourd'hui à redouter de nous trouver aux prises avec tant de savants et de beaux esprits. Ces messieurs ne fréquentent plus guère les salons et adoptent des mœurs beaucoup plus austères et retirées ; ils forment des sociétés de savants ; les assemblées politiques et les journaux donnent un essor à l'expression de l'opinion publique, tandis que le travail qui se faisait alors dans les esprits, réclamait la satisfaction de ce besoin devenu si impérieux aujourd'hui, et c'est pourquoi ces bureaux d'esprit, ces salons littéraires devinrent des centres plus ou moins célèbres où convergèrent les illustrations de tout genre.

Ce qu'il faudrait de nos jours, ce seraient quelques règles bien simples, bien concises pour sauver le reste de conversation auquel nous sacrifions encore quelquefois.

C'est une planche de salut qu'on peut tendre à ceux qui veulent encore causer. Non pas que j'aie la prétention de fournir ainsi une règle de conversation en un certain nombre de chapitres ; cependant, s'il fallait offrir un remède, il n'en serait peut-être pas de plus original que celui dont j'ai entendu l'exposition de la part d'un agréable causeur, doué de beaucoup d'humour, mais d'une légère teinte d'égoïsme ; il ne prétendait d'ailleurs tenir sa méthode que d'une revue anglaise, le *Cornhill Magazine*.

Si paradoxale qu'elle puisse paraître, la doctrine très anglaise qu'il m'exposa, mérite d'être notée.

— Vous rappelez-vous, me disait-il, la raison pour laquelle, suivant La Rochefoucault, les amoureux ne s'ennuient jamais d'être ensemble ? C'est parce qu'ils ne cessent de parler d'eux-mêmes. Tout le monde ne peut pas être des amoureux, mais il est bien certain que nous souhaitons tous de ne pas ennuyer et de ne pas nous ennuyer. Pour y parvenir, nous devons avant tout bannir et oublier à jamais le vieux précepte suivant lequel c'est chose inconvenante ou fastidieux de parler de soi-même. Car une condition nécessaire pour que nous n'ennuyions pas autrui de nos paroles, c'est que nous ne nous ennuyions pas nous-mêmes à les dire ; en d'autres termes, pour bien causer, nous de-

vons nous intéresser à ce dont nous causons, et non seulement rien ne nous intéresse autant que nous-mêmes, mais, nous intéresser à un sujet quelconque, c'est encore simplement, nous intéresser à nous-mêmes d'un façon détournée, aussi vaut-il infiniment mieux causer franchement et hardiment de soi-même que de parler d'un sujet indifférent, car dans le premier cas, on risque seulement de froisser, tandis que dans le second, on peut être assuré d'être mortellement ennuyeux. Encore ne risque-t-on rien à causer de soi-même lorsque l'interlocuteur se plaît à être un écouteur, et le monde, fort heureusement, est tout rempli de personnes qui désirent qu'on leur parle plutôt qu'elles ne souhaitent de parler elles-mêmes.

J'espère que vous ne vous attendez pas que je souscrive à cette théorie ; cependant, prenons-en l'essence et voyons s'il n'y a rien à en tirer.

Il n'est pas admissible que l'on ait le droit d'étaler simplement sa personnalité devant les personnes à qui l'on cause. Mais on peut employer des nuances, des artifices. Le charme de la conversation consiste évidemment en une étude prudente et discrète de notre interlocuteur, il consiste à chercher et à découvrir dans cet ordre d'idée le point spécial où notre personnalité pourrait l'intéresser. Si dans une exploration préalable nous avons trouvé ce point ou ce joint, rien ne nous empêche de nous livrer sans scrupule au plaisir de parler de nous-même. Cela vaut encore mieux que de se regarder sans ouvrir la bouche.

On supposerait qu'entre lettrés ou artistes, les sujets de conversation ne devraient pas faire défaut, et cependant, si nous en croyons ce qu'on nous raconte de George Sand, il est bien certain que ce ne sont pas ceux qui écrivent le plus qui sont les plus bavards, car George Sand n'était pas bavarde, loin de là, elle restait au contraire souvent bouche close, avec ses amis les plus intimes, avec un air indolent et lassé, ne trouvant rien à dire, même pour les choses les plus simples. Théophile Gauthier faillit se fâcher sérieusement avec elle un qu'il arrivait à Nohant, tout joyeux de venir la surprendre, et savourant d'avance l'effusion de l'accueil qu'il

allait recevoir. Mais à sa vue George Sand reste impassible, calme, silencieuse, et elle le quitte pour aller donner des ordres. Lui, étonné et de plus en plus mécontent, se plaint à son compagnon de voyage, un habitué de la maison, d'un pareil accueil ; son mécontentement comme il arrive, s'exalte en s'exprimant ; il veut partir, il rassemble sa canne, son chapeau, sa valise. Le témoin de cette grosse colère va en toute hâte prévenir George Sand pour qu'elle en conjure l'effet. Elle ne comprend rien d'abord à ce qu'on lui raconte. Quand elle a compris, elle frémit d'un pareil accident ; une telle déception la bouleverse, elle se désespère et s'écrie ingénument : " Vous ne lui aviez donc pas dit que j'étais une bête ? " On l'entraîne vers Théophile Gauthier ; les explications commencent ; elles ne furent pas longues, il comprit bientôt à l'accent de la désolation, combien il se trompait, et sa rentrée fut triomphale. Par contre, George Sand excellait à conter des histoires à ses petits enfants ; c'était une grand'mère délicate.

L'inverse n'est pas moins vrai. Certaines personnes sont en conversation de merveilleux conteurs qui ravissent leur auditoire. Donnez-leur une plume, les voilà entrepris, la verve leur manque, ils s'embarrassent et l'on regrette qu'ils n'écrivent pas comme ils parlent.

Tout ceci indique bien que la conversation est un art, non seulement dans les manuels, mais dans la réalité. C'est un art qui s'étudie et qu'on peut acquérir.

Lamartine a été un des grands causeurs du siècle dernier ; sa conversation si séduisante abondait en sujets intéressants sur ses voyages en Italie et en Orient ; il contait avec une telle éloquence que ses auditeurs charmés quittaient tout pour l'entendre quelquefois des heures entières.

Chateaubriand fut aussi un causeur exquis, mais beaucoup plus poseur et je ne saurais résister à la satisfaction de vous donner ici une appréciation de son genre par M. Gaston Deschamps, l'aimable conférencier que nous avons entendu ici, il y a quelques années. M. Deschamps l'appelait irrévérencieusement un cadet de